

Les peintures

La peinture est appliquée, couche par couche ; elle remplit des formes aux limites nettes, des formes qui pour la plupart appartiennent au vocabulaire géométrique élémentaire. Le travail aboutit au recouvrement total de la toile par une matière picturale lisse, à des compositions polychromes constituées d'aplats impeccables.

Quand le tableau est un agencement relativement complexe de formes contigües et imbriquées, il nécessite une planification des tâches : il s'agit de déterminer le placement des différents caches de scotch permettant de conjuguer efficacité et rigueur. L'organisation rationnelle des différentes opérations manuelles permet de limiter les irrégularités qu'une main munie d'un pinceau est susceptible de produire. Toutes les formes se trouvent ainsi soumises à un même traitement, à un même geste régulier, systématique de remplissage ; et la patiente addition des couches étouffe peu à peu les inévitables accidents de la matière. Peindre est ici l'exercice d'une attention constante permettant une avancée régulière ; c'est la production d'un geste invariant dont le caractère répétitif, absorbant, fait du temps de travail une durée étale, un continuum temporel potentiellement infini.

Dans l'espace apparemment clôt établi par une telle pratique de la peinture, les titres donnés aux tableaux font figure d'éléments discordants : *Blonde I, Blonde VI, Milka* de la série *Gammes* ; *L'Armorique, Châteaubriand, Solferino* de la série *Faces* ; *La Touche, Le Gros chêne* de la série *Lieu dits...* L'emploi de tous ces noms indique que la peinture ne consiste pas en un autarcique jeu de formes mais qu'elle se rapporte à « du réel ». Ce réel est l'ensemble hétéroclite de formes trouvées ici et là : les tracés des routes et chemins de hameaux sur les panneaux de signalisation; les petits repères chromatiques destinés à l'imprimerie qu'on découvre sur les emballages ; la structure rigoureusement orthogonale qu'exhibent certaines façades d'immeubles... La peinture s'emploie à reproduire ces formes après les avoir parfois épurées, à en faire la stricte reprise en changeant l'échelle ou la gamme de couleurs. Aussi les tableaux, fondés sur une opération de duplication, ne livrent-ils qu'une représentation allusive des choses dont ils proviennent. Ces choses banales et familières, les titres ont pour charge de les évoquer sur un mode délibérément ambigu : *Blonde* qui se réfère au paquet de cigarettes d'où proviennent les formes colorées, associe au laconisme de la peinture une sorte de sensualité triviale ; *Solférino*, nom du boulevard où la façade d'immeuble a été choisie, fait se rencontrer la froideur d'un agencement géométrique et les rumeurs d'une bataille napoléonienne.

2016

Pascale Borrel, Maître de conférences d'Arts Plastiques Université Rennes2